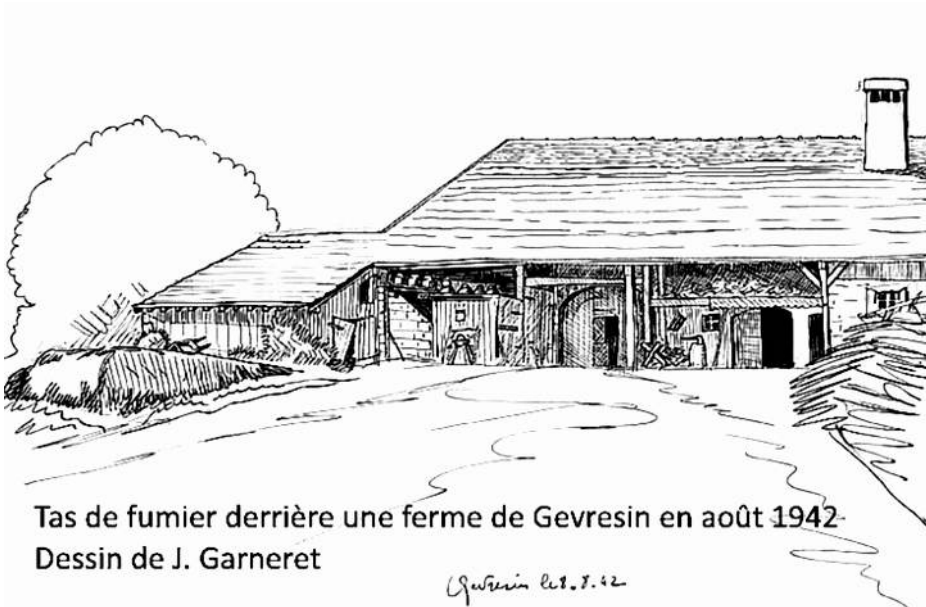


Tas de fumier

Non, chers lecteurs, je ne souhaite pas du tout vous insulter. Notez bien que j'ai mis tas au pluriel, même si ça ne se voit pas, et fumier au singulier. J'ai de plus soigneusement évité le point d'exclamation final qui, de mon titre, aurait pu faire une injure. Je veux simplement réparer un oubli et vous parler des tas de fumiers qui occupaient une place importante dans le paysage de nos campagnes jusque dans les années 60. Dans un village comtois de 300 habitants, on comptait souvent une trentaine de fermes, et donc autant de tas de fumier. Comment tous les chroniqueurs, savants, curieux et passionnés qui ont décrit et raconté nos campagnes d'autrefois ont-ils fait pour ne pas les voir ! Car, à ma connaissance, ce sujet n'a que très rarement été abordé jusqu'ici ; peut-être sent-il mauvais ? Alors, j'ai vraiment beaucoup de chance que le comité de rédaction l'ait laissé passer.



Un tas qui pue comme ça, « c'est bien joli », mais où le mettre ? Fallait-il le cacher ? Chaque ferme, bien sûr, avait le sien, placé le plus près possible des écuries, autant que possible, pas devant les fenêtres des logements, plutôt derrière la ferme, mais dans un endroit accessible quand même, donc souvent près d'une route. Traverser la route pour l'atteindre ne posait pas de problème, la circulation automobile

étant alors assez réduite. Et on ne cherchait pas vraiment à le cacher, sauf pour la procession de la Fête-Dieu. Ce jour-là, et ce jour-là seulement, on pensait que ça pouvait être sale, et on le dissimulait derrière quelques branches vertes

D'abord, c'était quoi un tas de fumier ? C'était un rectangle de 5 à 10 m de côté, d'une hauteur variable selon les périodes de l'année et selon la taille de la ferme. C'était une place sur laquelle on entassait, à même le sol naturel, les déjections des animaux de la ferme. Principalement de la bouse de vache mêlée de la paille de la litière, mais aussi du crottin de cheval, des crottes de poules et de lapin. Le fumier de cochon était le plus désagréable. Aucun de ces éléments ne dégageait le même fumet ! Mais c'est l'ensemble qui donnait au tas de fumier son odeur. Nos tas de fumier campagnards sentaient-ils si fort ? Pas vraiment, ou peu, sauf quand on en réveillait les émanations en les remuant. Ou peut-être qu'on ne les sentait pas ! Leur parfum se mêlant à d'autres pour créer ce petit air de campagne que nos sensibles narines ne sauraient réveiller ! Peut-être aussi parce qu'ils n'étaient bien alimentés que pendant les froidures de l'hiver.

Le tas de fumier, comme un baba au rhum baignait généralement dans son jus : une petite mare de purin pas très clair, qui s'étalait dans les périodes de pluie. Elle avait ses avantages. D'abord, ne disait-on pas « Si tu veux ton fumier putride, tiens-le toujours assez humide ». Ensuite, dans mon village, le fumier de notre voisin Emile surnageait au bord de la route de l'école, dans une belle « gouille » de purin. Patinoire idéale par temps de gel, à laquelle nos souliers, même ferrés, ne savaient résister. Il n'y avait bien sûr, pas de meilleure patinoire, du moins dans le village !

Quelques petits tours, entre amis, le cartable sur le dos, totalement gratuit, quel plaisir ! Et si on tombait sur les fesses, on se relevait en posant les mains sur la glace, sans douleur ni dégâts apparents. Apparents, disais-je, car, arrivés dans l'école, nous posions rapidement notre cartable avant de nous agglutiner autour du poêle à bois, mitaines sur la grille, mains au-dessus. Cet autre petit moment très convivial, le maître ne l'accordait pas par sympathie, ni pour « gagner » quelques minutes de classe, mais simplement parce que nos mains « gelées » ne pouvaient pas tenir le porte-plume.

C'est là que survenait le drame ! Au dégel, la glace qui imprégnait les mitaines et les fonds de culotte redevenait purin ! Vous sentez cela d'ici ? Ça ne sentait pas la violette ! Et pas de désodorisant ! On feignait simplement, instituteur compris, d'ignorer le problème.

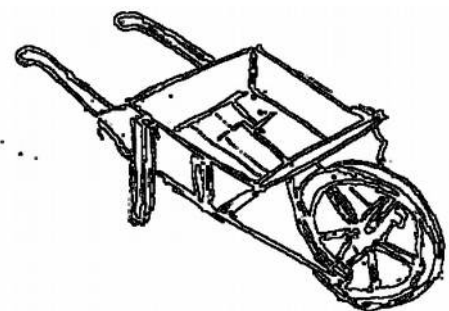
Le cloaque qui entourait nos fumiers avait d'autres inconvénients. Le premier, écologique, ne gênait pas vraiment : ce liquide bien azoté et plein de gentilles bactéries diverses, s'infiltrait et se retrouvait rapidement, à travers nos roches karstiques dans la source la plus proche. Cette évacuation naturelle apparaissait plutôt comme un avantage. Contre le deuxième, c'est à dire la difficulté à traverser cette mare puante pour atteindre l'amas de fumier lui-même, on avait trouvé une solution : le pont à fumier. C'était deux perches de sapin de 10 à 15cm de diamètre et 4 à 5 mètres de long, disposées parallèlement à 50 cm l'une de l'autre. On y clouait, de l'une à l'autre, des planches de sapin de 60cm de long. Une extrémité était posée au bord de la route, l'autre sur la partie sèche et solide, en haut du tas. On faisait rouler la brouette dessus et la pente augmentait au fur et à mesure que le tas s'élevait. Cela marchait bien, mais malheur à qui laissait pourrir une planchette ! Et qui pouvait empêcher une planche de sapin, en contact permanent avec des excréments, de pourrir rapidement ! On n'allait quand même pas la lasurer !



Il fallait réparer rapidement pour ne pas faire comme la Milie B. Son Charles n'avait pas entretenu correctement le « pont ». Elle poussait, penchée en avant, sa brouette bien chargée, quand la roue s'enfonça sur une planche brisée. Sous le choc, la suivante se cassa aussi. Brouette embourbée ! Arrêt brutal. La Milie piqua du nez dans ce que vous devinez ! Mais c'est doux, le fumier, elle dut

seulement se débarbouiller. L'histoire ne dit pas si elle a utilisé ce jour de semaine, sa ration d'eau de Cologne du dimanche. En tout cas, la chose a dû se passer, hélas, devant témoin, car on en glosait encore, le soir à la veillée, bien après la mort de la pauvre Milie.

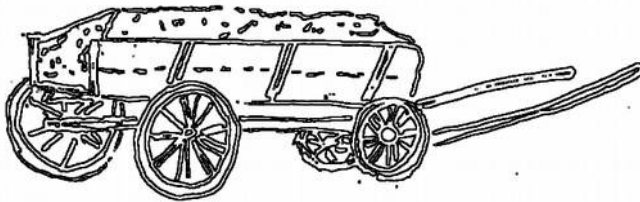
Le tas de fumier était aussi un lieu de vie. Je veux dire que nos cultivateurs d'autrefois avaient aussi souvent les pieds dans le fumier que dans la glaise. D'abord, matin et soir, on « r'tirait » le fumier. Après la distribution du « lécher »*, pendant que les unes travaillaient, un autre nettoyait l'étable. Il fallait d'abord « râbler », c'est à dire tirer vers la raie les bouses de vache et la litière. Si on avait une double-raie*, les enfants prenaient un plaisir non dissimulé, à déboucher avec la pointe d'un bâton, les petits trous de la raie supérieure qui permettaient au purin de s'écouler dans la



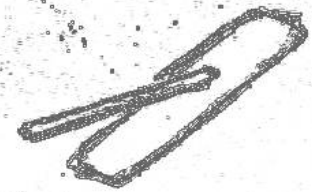
raie inférieure, vers la fosse à purin. Puis on amenait la brouette dans l'allée, on la chargeait lourdement avant d'aller la vider sur le tas. On se lançait ainsi sur les traces d'Hercule nettoyant les écuries d'Augias, mais n'ayant ni sa force ni sa ruse, c'était un travail harassant. Il fallait de plus prendre un peu d'élan pour monter sur le pont à fumier et aller assez loin. Il fallait enfin, quand on avait fini de soigner les bêtes, mais avant d'enlever la blouse et les sabots d'écurie, aller ranger le fumier. On étalait l'apport fumant de la journée sur toute la surface du tas, avec une attention particulière pour les bords. Ces derniers devaient autant que possible rester verticaux. En prenant une fourchée assez compacte de fumier, en la pliant par un geste enroulé difficile à décrire, en la

poussant délicatement sur le bord, et avec encore plus d'attention dans les coins, on arrivait à donner aux côtés du tas l'aspect d'un mur composé de moellons. Robert V. - il serait flatté en lisant ces lignes si la mort ne l'avait depuis longtemps emporté- était le champion de cet art délicat.

Cet amas de déjections pouvait en effet, à la fin de l'hiver, atteindre un mètre cinquante de hauteur. Un bon paysan n'en était pas peu fier et ne disait-on pas que les jeunes gens en quête d'une fille à marier, estimaient la valeur d'une ferme à la hauteur de son tas de fumier ! Cet ingrédient, en effet, c'est de l'argent : il faut montrer qu'on en a, mais il ne sert à rien si l'on ne le répand. C'est pourquoi le tas diminuait rapidement, en quelques jours au moment des semailles d'automne et surtout de printemps. On faisait aussi quelques prélèvements pour les jardins, et pour « fumer ou parguer » les planches* au cours de l'hiver, avec le traîneau, quand le temps le permettait, car « Si tu veux l'employer entier, en hiver étend ton fumier » (1). Mais le plus souvent, on enlevait les



échelles des voitures et on les remplaçait par un plateau flanqué de deux planches en guise de ridelles. La voiture chargée péniblement à la « trident », le paysan « tapait » son chargement avec une planche à fumier, ou « bêtoure » spécialement emmanchée. Cela évitait de perdre des miettes sur la route, mais n'arrêtait pas les odeurs, moins désagréables toutefois que celles du lisier actuel. Il restait à aménager, à l'avant de la voiture, un petit creux en forme de siège, un vieux sac de jute usagé, mais bien épais évitait de salir le fond du pantalon. On pouvait alors s'asseoir confortablement, prendre en main les guides du cheval, et « hue cocotte ». Dans les champs, on tirait le fumier en bas, avec un croc, pour le disposer en petits tas alignés, à quelques mètres l'un de l'autre. Les femmes et les enfants se chargeaient ensuite de l'écarter de façon homogène sur l'ensemble du terrain.



Le fumier n'avait pas de prix, certes chaque paysan le ramassait et l'entassait comme l'avare son or, mais l'idée d'en vendre ne venait à personne, car « Celui qui vend une voiture de fumier, enlève un mille de paille à son grenier » (2). On livrait pourtant toujours un peu de fumier, probablement en échange de menus services, aux indigents et aux vieilles personnes qui faisaient du jardin

Le tas de fumier était enfin un maillon important de « l'écosystème » de la ferme. Il digérait gratuitement pas mal de déchets, ceux du moins qui n'avaient pas d'autre utilité.

Bien sûr, en l'absence de ramassage des ordures, on pratiquait avant l'heure le tri sélectif : les journaux allaient au feu ou aux cabinets d'aisance, les « guillottes » ou petites pommes de terre, ainsi que les eaux de vaisselle régalaient les cochons, les épluchures et les légumes non consommables nourrissaient les lapins, les restes de viande, les chats et les chiens ; les poules avec leurs poussins venaient picorer les miettes dans la cuisine avant le passage du balai et leurs plumes finissaient dans les oreillers, leur duvet dans les édredons. Mais le reste, des jouets cassés, de petits ustensiles usagés et quelques autres bricoles se retrouvaient dans la raie d'écurie, puis dans le fumier. Et où vidait-on discrètement, à votre avis, la « seille » des cabinets quand elle était pleine ? Si enfin une poule ou le chat passait de vie à trépas, l'enterrement n'était pas de première classe : un petit trou dans le tas de fumier, rebouché avec quelques fourchées de la même matière pour décourager les chiens affamés, et l'affaire était réglée. Cela n'empêchait pas les poules de la ferme, les pigeons des voisins et les oiseaux des champs de trouver là une partie de leur becquetance : des mouches, des vers et peut-être quelques graines égarées. Quant aux coqs, en bons Gaulois, c'est les pieds dans la m... qu'ils chantaient le mieux leur orgueil affirmant leur pouvoir, sur le cœur de leur territoire et sur leurs poules. « Le coq est roi sur son fumier » disait déjà Sénèque.

Au début des années 1960, sous la pression, probablement, des autorités sanitaires, la commune donna des subventions aux agriculteurs pour qu'ils posent leur fumier sur une « place » bétonnée, dotée d'une fosse étanche et entourée de murs d'agglos. Plus propre, c'est sûr. Plus beau ?

Ça se discute ; d'autant plus que les non-agriculteurs réclament aussi leur subvention, d'où une multiplication, dans les rues, de ridicules édicules en béton, à vocation de pourrissoir qui ne durèrent, heureusement pas longtemps.

Dans les fermes actuelles, s'il n'a pas été remplacé par une fosse à lisier, il ressemble à un horrible cône, visible de loin, surmonté d'un tapis roulant, extrémité du nettoyeur d'étable qui l'alimente en crachant deux fois par jour ses paquets de bouse et de paille mélangées. C'est plutôt moins beau, mais ils sont posés sur une dalle de béton et le purin qui s'en dégage va désormais dans une fosse étanche. On tend à les bannir de l'enceinte des villages, et c'est tant mieux, mais on peut encore parfois, éviter sur la route, quelques bouses de vache ou quelques crottins. On peut aussi, assez souvent, en trouver en ville, déposées par tonnes devant les grilles de la préfecture par des agriculteurs en colère.

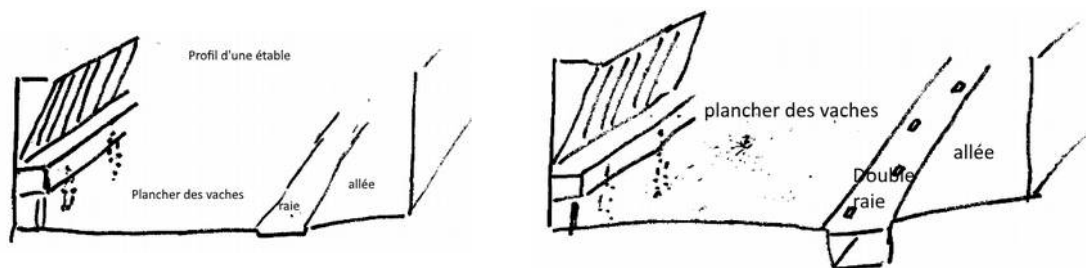


Voilà. Cette auguste matière ne méritait-elle pas une petite réhabilitation ? Les tas de fumier font-ils partie de notre patrimoine ? Certes, ils n'en font plus partie, puisqu'ils n'existent plus. Mais il faut rappeler qu'ils faisaient partie du paysage et de la vie de nos aïeux. Il faut aussi corriger une vision un peu angélique et aseptisée de notre passé. Oui, nos fermes étaient sales, et tout, autour, était sale ! Il n'en est plus ainsi, tant mieux !

Toutefois, pour vous qui n'avez plus vingt ans, sachez que l'odeur d'un champ fumé, comme l'apparition d'un chevreuil craintif au bout de votre pré dans la brume matinale, cela peut procurer, comme la madeleine de Proust, un petit plaisir fugace, mais aussi délicat que gratuit. Chers lecteurs, j'ai osé aborder un sujet malodorant, mais si vous me croisez, de grâce, ne vous pincez pas le nez !

Lécher : Une petite gâterie que l'on offrait chaque jour aux vaches laitières. Dans une petite caisse en chêne, on mettait du fesin , c'est à dire de la graine de foin, de la pousse, de la betterave, du son, de la farine d'orge, de la graine bouillie à la chaudière, et on mélangeait tout ça avec un bâton. Attention aux coups de cornes, car les vaches s'agitaient de plaisir quand on le leur apportait.

Double raie



Planches

Par opposition aux prés, les planches étaient des pièces de terre assez plates, avec une couche de terre assez épaisse pour être labourables. Mais quand, dans le cadre de l'assolement, on cessait de labourer un champ pour y faire du foin, on le « mettait en planche ». Autrement dit, une planche était un champ labourable, mais pas toujours labouré.

1- Proverbes et dictons agricoles de France 1872

2- Proverbe franc-comtois

article rédigé par Jean Marie Salomon pour le Barbizier, la revue de "Folklore-Comtois"